qui ne les a seulement pas ébranlée ; c'est en 1848, après la révolution de février depuis le mois de mars jusqu'au mois de décembre, ils ont perdu par suite de dépréciation des propriétés foncières et des chemins de fer la somme énorme de huit millions de livres sterling. M. James Rothschild qui vient de mourir, était bien connu en France par sa générosité. En 1848, après le pillage par la populace de son château de Suresnes, il fit don aux victimes des événements de février, d'une somme de 50,000 francs. Dans ces dernières années, M. Rothschild s'était fait construire à Ferrières une magnifique résidence où il a reçu souvent la famille régnante de France.

Une autre célébrité vient encore de s'éteindre en France : Jacchino Rossini le divin maestro, le plus grand compositeur italien vient de mourir à Paris, à l'âge de 77 ans. Voici comment l'auteur de la *galerie des contemporains illustres* nous fait connaître les parents de Rossini et sa naissance. Il y avait à la fin du dernier siècle, à Pesaro, jolie petite ville de l'Etat du Pape, bâtie en amphithéâtre sur le golfe de Venise, un pauvre et honnête joueur de cor de troisième ordre, nommé Joseph Rossini, marié à une jeune femme qui s'appelait Anna Guidarini et qui n'avait pour fortune qu'une voix médiocre et une jolie figure. Quand venait la saison des foires, le couple quittait Pesaro et parcourait les petites villes de la Romagne, le mari faisait sa partie dans les orchestres improvisés d'opéras forains également improvisés, et la femme chantait passablement sur la scène les rôles de *seconda donna* à l'automne, mari et femme s'en retournaient bras dessus bras dessous à Pesaro où ils subsistaient le reste de l'année du mince produit de leur industrie nomade.

Quoique pauvres ces deux braves gens vivaient heureux et ne s'inquiétaient guère de l'avenir, lorsqu'il leur naquit, le 29 février 1792, un bel enfant qu'ils appelèrent Joacchino Rossini, sans se douter du fracas que ce nom devait faire un jour dans le monde, et que celui qui devait écrire la vie de cet enfant commencerait ainsi. " Qui leur aurait dit depuis la mort de Napoléon, il s'est trouvé un autre homme duquel on parle tous les jours à Moscou comme à Naples, à Londres comme à Vienne, à Paris comme à Calcutta ; la gloire de cet homme ne connaît d'autres bornes que celles de la civilisation et il n'a pas trente deux ans." Il n'entre pas dans les cadres de cette revue de donner une liste complète des compositions du grand maestro, encore bien moins d'apprécier toute cette série de chefs-d'œuvre depuis sa première symphonie et une cantate intitulée. *Il piano d'armonia* qui fut exécutée à Bologne le 11 août 1808. Jusqu'au fameux *stabat* qui a paru en 1841, en passant par son chef-d'œuvre *Guillaume Tell* en 1829, et le *Barbier de Séville* en 1816 ; mais nous essayerons de faire connaître le grand artiste en quelques phrases et une anecdote fournie par M. Stendhal. Tout ce dont Rossini semble avoir hérité de ses parents c'est cette insouciance et cette vie nomade qui convient d'ailleurs très-bien à un artiste. Il a commencé sa vie ainsi, puisque M. Feetis, qui prétend le tenir du maestro lui-même, assure qu'il accompagnait dès sa dixième année son père et sa mère dans leurs excursions et jouait tant bien que mal à côté de son père la deuxième partie du cor et il l'aurait certainement terminé de la même manière si sa santé le lui eût permis. Cependant ses voyages, surtout ceux de France et d'Angleterre, semblèrent lui avoir donné le goût de thésauriser et on se rappelle avec peine qu'on l'a vu millionnaire à Paris loger dans une misérable mansarde du théâtre Favort pour n'avoir pas de loges à payer, et recevoir dans ce taudis toutes les illustrations de l'Europe en s'excusant sur la rigueur des temps et la nécessité de l'économie : ce qui prouve que l'appetit vient en mangeant. Le Rossini de 1814, celui de M. de Stendhal est plus amusant et plus artiste, revenons à lui et citons le peintre. De 1810 à 1814 Rossini parcourut successivement toutes les villes de l'Italie, passant deux ou trois mois dans chacune ; à son arrivée il était fêté, porté aux nues par les *diletanti* de l'endroit : les quinze ou vingt premiers jours se passaient à recevoir des diners et à hausser les épaules de la bêtise du libretto. Après quinze ou vingt jours de cette vie dissipée, Rossini commence à refuser les diners et les soirées musicales et il prétend s'occuper sérieusement à étudier la voix de ses acteurs. Il les fait chanter au piano, et on le voit obligé de mutiler les plus belles idées du monde, parce que le *tenore* ne peut pas atteindre à la note dont sa pensée ait besoin ou parce que la *prima donna* chante toujours faux dans le passage de tel ton à tel autre. Quelquefois dans toute la troupe il n'y a que le basso qui puisse chanter. Enfin vingt jours avant la première représentation, Rossini connaissant bien les voix de ses chanteurs, se met à écrire. Il se lève tard, compose au milieu de la conversation de ses nouveaux amis, qui quoiqu'il fasse, ne le quitte pas un instant de toute la journée. Il va dîner avec eux à l'*Osteria* et souvent souper ; il rentre fort tard, et ses amis le reconduisent jusqu'à sa porte en chantant à tue-tête de la musique qu'il improvise, quelquefois un *Miserere*, au grand scandale des dévots du quartier. Il reste enfin, et c'est à cette époque de la journée, vers les trois heures du matin que lui sont venues ses idées les plus brillantes. Il les écrit à la hâte et sans piano, sur de petits bouts de papier et le lendemain, il les arrange, les *instrumente* pour parler son langage, en causant avec ses amis. Figurez-vous un esprit vif, ardent, que toutes choses frappent, qui tire parti de tout et ne s'embarrasse de rien ; ainsi pendant qu'il composait son *Moïse*, quelqu'un lui dit : Si vous faites chanter des Hébreux, les ferez vous nazillier comme à la synagogue ! Cette idée le frappe et sur le champ, il compose un chœur magnifique qui commence en effet par certaines combinaisons de sons rappelant un peu de synagogue juive. Telle fut la vie de Rossini de vingt à trente ans ; puis il se maria et passa en Angleterre où il gagna

en cinq mois de leçons et de concerts 250,000 francs. Cet homme dont l'égoïsme affecté et l'indifférence apparente pour toutes choses sont devenus proverbes à Paris, cet homme fut toujours un fils dévoué. Il envoyait à son père et sa mère la moitié de ce qu'il gagnait, et au premier bruit de la maladie de son père, il accourut de Milan à Bologne. Lorsque le vieillard cessa de vivre, son fils ne voulut plus rentrer dans le palais où il l'avait perdu, et ce palais embelli à grands frais, fut vendu. La suite de ce malheur fut pour Rossini une longue et douloureuse maladie. Frappé à la fois d'une maladie cruelle et d'une de ces affections nerveuses qui n'atteignent pas moins l'esprit que le corps, il mourut le 12 courant. Un immense concours de peuple assistait à ses funérailles qui eurent lieu à la Madeleine ; pendant le service, tous les musiciens et artistes de Paris se firent entendre, entr'autres Melle Pati, etc.

Encore en France un homme qui a vécu assez longtemps dans le siècle précédent, vient de terminer ses jours. M. Jacques Boucher de Crèvecœur de Perthes, naquit à Rethel, le 10 septembre 1788, d'une ancienne famille noble, dont l'illustration remonte aux croisades. Président de la Société d'émulation d'Abbeville, il a contribué par son activité et sa fortune, à imprimer une assez forte impulsion au mouvement scientifique et littéraire dans sa province. Il avait reçu plusieurs décorations, entr'autres la croix de la Légion d'honneur. M. Boucher de Perthes a écrit des ouvrages de genres très-différents : des tragédies ; une comédie ; des mémoires sur les antiquités de sa province et surtout sur les preuves de l'existence de l'homme antédiluvien ; et un nombre considérable de *Voyages*. Nous devons citer à part trois de ses ouvrages qui ont attiré vivement l'attention du public savant : *Opinion de M. Christophe, vigneron, sur les prohibitions et la liberté du commerce*, où l'auteur a revendiqué un des premiers le libre-échange ; *De la Création*, essai sur l'origine et la progression des êtres ; et *Antiquités celtiques et antédiluviennes*, mémoire sur l'industrie primitive et les arts à leur origine.

Il y a quelques années M. Boucher de Perthes ayant mis par hasard la main sur quelques livraisons de notre journal, se prit d'un grand intérêt pour le Canada, entra en correspondance avec notre rédacteur en chef, et fit cadeau à la bibliothèque du département de ses œuvres complètes : plus de soixante volumes.

Ces morts pleines de regrets avaient été précédées par celle d'un personnage non moins remarquable, le comte Waleski, enlevé subitement à sa famille le 28 octobre dernier. On a dit qu'un nuage voila son berceau, mais aussi qu'il y avait dans ses veines un sang bien capable de le faire arriver aux plus hautes destinées. En effet il est devenu l'ami de Napoléon III, et son ministre à plusieurs reprises. Comme tel, il eut l'honneur de signer le Traité de Paris en 1856. On assure aussi qu'il eut une bonne part à la lettre fameuse du 19 janvier 1867. M. de Waleski n'était pas encore vieux pour un homme d'Etat, il avait 60 ans à peine.

Si la mort fait des vides nombreux parmi les amis de Napoléon, elle ne laisse pas aussi de moissonner dans les rangs de ses adversaires. Le télégraphe vient de nous annoncer la mort de M. Léonard Joseph Havin, directeur du *Sécler*, et représentant au Corps Législatif, décédé à Paris, le 13 courant, à l'âge de 69 ans. Fils d'un ancien conventionnel, proscrit comme régicide, M. Havin partagea, jusqu'en 1820, l'exil de son père. De 1830 à 1835 refusant, dit-on, des offres plus brillantes, il remplit les fonctions de Juge de Paix à St. Léo, sa ville natale, qui lui confia le mandat de député en 1831. A la Chambre, M. Havin siégea constamment dans les rangs de l'opposition, à côté de M. Odilon Barrot. Après la révolution de février 1848, M. Havin fut délégué à l'Assemblée constituante par le département de la Manche. Elu membre du Conseil d'Etat en 1849, il donna sa démission de représentant. Après le coup d'Etat de 1851, M. Havin ne s'occupa plus que de la direction de son journal, jusqu'au jour où les électeurs de Florigny-sur-Vire l'envoyèrent de nouveau à la Chambre des Représentants, dont il faisait encore partie au moment de sa mort. Son attitude dans le parti de l'opposition est trop connue pour que nous ayons rien de nouveau à apprendre aux lecteurs à ce sujet. Dans ces derniers temps, il se fit beaucoup de bruit autour du nom de M. Havin à propos d'accusations portées contre lui et d'autres membres de la presse libérale par M. de Kervéguen, l'un de ses collègues au Corps Législatif. Il est bon de remarquer que Rossini et M. Havin sont morts avec les secours de la religion catholique, et il y a là un enseignement qui ne doit pas être perdu.

Il est certain que novembre devra s'appeler cette année, avec plus de vérité que jamais, le mois des morts ; pourtant la liste n'est pas encore épuisée, et nous pourrions pour le Canada, y ajouter encore plus d'une victime. A leur tête, on remarque l'ancien et vénérable curé de Chambly, M. l'abbé Mignault. Il serait trop long de repasser ici la carrière de ce digne prêtre : elle a duré plus d'un demi-siècle et a été très-bien remplie. Successivement vicaire à Québec, missionnaire chez les acadiens, ses compatriotes, où son souvenir s'est longtemps conservé, il fut en 1817 nommé curé de Chambly. Sa charité pour les pauvres, son dévouement pour ses paroissiens, notamment dans les jours néfastes du choléra, et en 1837, les sacrifices sans nombre qu'il s'imposa pour créer un collège, qui fut longtemps florissant, tout cela doit assurer à M. Mignault une place distinguée dans le clergé canadien.

Ici tout le monde a partagé le deuil d'une de nos principales familles. Madame Langevin avait su mériter le respect universel. Elle s'est éteinte doucement, pleine de ses bonnes œuvres, entourée des soins affectueux d'une nombreuse famille qu'elle a vu arriver aux premières dignités, soit dans l'Eglise, soit dans l'Etat.